

A woman with long blonde hair, wearing a light-colored top and a dark skirt, stands on a theater stage with her back to the camera. She is looking out at a large, ornate, empty theater auditorium. The theater has multiple tiers of seats and is lit with warm, golden lights. The architecture is classical, with columns and decorative elements. The overall mood is contemplative and dramatic.

JEAN PIAT

La jeune fille à l'avant-scène

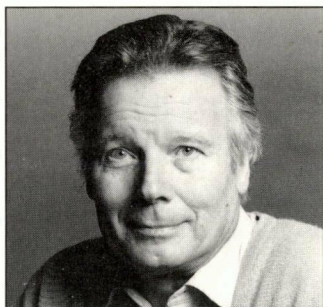
Roman

Flammarion

Extrait de la publication

JEAN PIAT

Photo : Brigitte Enguerand / Olympe.



*Jean Piat est comédien.
Il a écrit plusieurs romans
chez Flammarion dont
La Vieille dame de la librairie et
Le Dîner de Londres.*

La jeune fille à l'avant-scène

Célébrissime vedette de cinéma, Arthur Pétram - le roi Arthur, tel que les médias le surnomment - décide, un jour, de réparaître sur une scène de théâtre.

Ainsi commence cette histoire qui permet au lecteur de se glisser derrière le décor, les caméras, et de pénétrer dans ce monde si particulier : celui du spectacle.

Au soir de sa vie, Arthur Pétram est confronté à tout. A son métier, à son passé, aux femmes qu'il a aimées, au public, à un fils qu'il adore et...

à une jeune fille dans une avant-scène.

Ravissante créature, forte de ses dons et auréolée d'un mystère, qu'il va s'efforcer d'élucider au cours d'un film qu'ils tourneront ensemble.

Peu à peu se noue entre eux une relation singulière, d'amitié, d'admiration et de trouble qui va enrichir la vie de l'un et animer celle de l'autre.

Hymne à l'amour, où les héros expriment sans cesse la passion d'un métier, ce livre pétri d'humour et de charme retrace le travail quotidien, les bonheurs et les difficultés que rencontrent ces acteurs que Molière appelait déjà « les étranges animaux ».



Couverture :
Photo Philippe Sohiez.

Extrait de la publication
FF 7235-95-XI

130,00 FF

**LA JEUNE FILLE
À L'AVANT-SCÈNE**

JEAN PIAT

**LA JEUNE FILLE
À L'AVANT-SCÈNE**

FLAMMARION

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr

© Flammarion, 1995
ISBN 9782081299603
Imprimé en France

A tous ceux, comédiennes et comédiens, que Molière appelait déjà « les étranges animaux », mes camarades.

Chapitre 1

Quand on lui a proposé, il y a six mois, de rejouer Molière et cette *École des femmes* dans laquelle il s'était illustré trente ans auparavant, Arthur Pétram, le grand Pétram, celui que les médias appellent le roi Arthur, a surpris tout le monde : il a accepté ! Il était question d'une semaine à Genève, deux à New York et à Londres. Avec, s'il le voulait, trente ou cinquante représentations à Paris. « Pour le public anglo-saxon, le talent n'a pas d'âge. Quant à Genève ou Paris... on t'adore ! »

On lui avait dit cela pour l'encourager. Ce n'était pas nécessaire. Dans l'espérance un peu folle de retrouver à New York, à Londres ou à Paris un fils qu'il n'avait pas revu depuis des années, Arthur Pétram avait déjà décidé de se laisser convaincre.

Tous les soirs il avait espéré. Tous les soirs il avait attendu. Mais pas plus à New York qu'à Londres ou à Paris, Charles n'était venu.

Chaque fois que, dans un théâtre, on frappait à la porte de sa loge, son cœur battait plus fort. Chaque fois, cet espoir avait été déçu. Janine, son habilleuse, l'avait si bien compris qu'elle s'annonçait toujours en frappant, « C'est Janine », pour ne pas aggraver cette déception. Surtout cet après-midi, pour la dernière à Paris. Car elle savait qu'en cette matinée du 1^{er} janvier 1989... c'était le dernier espoir. Hélas.

Maintenant les feux sont éteints. Depuis longtemps, les admirateurs se sont éloignés.

Vêtu de sa seule chemise à jabot de dentelle, le roi Arthur s'est assis lourdement, face au miroir, devant la table de maquillage de cette loge parisienne où il se retrouve seul.

Jambes allongées, pieds écartés tel un boxeur dans un coin du ring sur son tabouret de bois, il reprend souffle. Il a besoin de récupérer.

Bien qu'il n'en ait plus l'âge – il est le premier à le savoir –, il a joué son Arnolphe de façon époustouflante. Il aurait tant aimé que Charles soit dans la salle. Il aurait tant aimé pouvoir lui dire à sa sortie de scène : « Oh ! Charles ! Tu étais là... »

Mais c'est fini... Charles n'est pas venu.

Pourquoi diable a-t-il accepté de rejouer au théâtre...

– Ah !

Cet homme qui, toute sa vie, a donné l'impression de s'amuser en travaillant ne parvient pas à chasser les papillons noirs, vague sentiment de dégoût, qui le cernent. Il a congédié Janine. Il ne veut personne autour de lui.

– Occupe-toi des autres. Je me déshabillerai moi-même.

Il quitte brutalement ses chaussures à talons, s'aidant du pied droit pour enlever la gauche et réciproquement. Puis il se relève. Il ôte son pantalon, sa chemise, ses bas. Il enfle un vieux peignoir de bain. Il a chaud. Il transpire. Il se rassied sur le tabouret de bois, face au miroir. Il vit un moment difficile. Les premières minutes d'une rupture. Une rupture sans conséquence grave, mais une rupture quand même. Il rompt avec un personnage. Il rompt avec la scène. Il rompt avec une part de sa vie.

Arthur Pétram n'a jamais su rompre. Pas plus avec un rôle qu'avec une femme. Marié trois fois, ou presque, il a été quitté trois fois ! Elles sont toutes là, dans sa tête, en cette fin d'après-midi du 1^{er} janvier. Laura, Élisabeth et les autres.

Assis devant le miroir impitoyable où se fragmente en autant de visages la lumière des petites ampoules rondes qui l'encadrent, Arthur Pétram soliloque et laisse danser leurs ombres devant lui. Laura d'abord, Laura qui ce soir n'est pas venue. « Elle non plus ! Mais Laura, c'est foutu. » Élisabeth aussi, la mère de Charles. Élisabeth qui l'a quitté, il y a dix ans, en quarante-huit heures ! « Après quatorze années de vie commune. La garce. »

Elle a emmené son fils, leur petit Charles, à New York ! Son fils unique ! Pour qui il avait une véritable adoration !

Il ne l'a revu qu'au cours d'une scène abominable où ils en sont presque venus aux mains ! Le petit Charles devenu grand était hystérique ce jour-là ! Arthur Pétram est resté anéanti quand il a reçu en pleine figure : « Tu n'as jamais joué que des conneries ! Dans tes films ou au théâtre ! » Le mépris se lisait dans les yeux de ce jeune homme de dix-huit ans. La gifle est partie avec toute la force du désespoir qu'il venait de faire naître chez son père. Charles s'est rué sur lui. Il y a cinq ans de cela...

Arthur Pétram lui a écrit. A New York ! A Londres, où il le savait étudiant. Il lui expliquait qui il était, le métier si particulier qui était le sien. Ses obligations – « Il n'avait pas délaissé sa mère, mais... » –, humiliation inutile. Arthur Pétram n'avait jamais reçu de réponse. Il avait écrit aussi à Élisabeth en lui parlant de Charles, en le lui réclamant. Élisabeth, elle, lui

avait répondu : « A quoi bon ? Charles a un père désormais. C'est Édouard. Toi, seul ton métier t'occupe. »

- Ah ! elles sont dures quand elles s'y mettent...

En grognant, il s'empare d'un morceau de coton imbibé d'alcool. Il commence à décoller, avec méthode, le haut de sa perruque. Comme s'il tentait de scalper le crâne d'une de ces tourmenteuses éhontées qui l'ont aimé jadis. La perruque résiste. « Aïe ! »

- Elle, au moins, elle tient à moi !

De petites souffrances en agacements, d'irritations en arrachements, il parvient néanmoins à dégager ce postiche qui l'a tant horripilé.

- Fini de bouffer mes cheveux ! Et de ressembler à une vieille dame !

Il dépose cette partie de son personnage sur son support. La perruque glisse. Il la rattrape. Il la regarde. Elle ne servira plus. Tel l'amant délaissé sur un quai de gare après le départ du train, il se sent un peu bête. Dieu sait pourtant qu'elle l'a exaspéré, cette saleté de perruque ! « C'est chaud ! Ça bouge. Ça se décolle ! » Il se masse le cuir chevelu pour s'aérer le cerveau et le réanimer. Pour chasser en quelque sorte les mauvais souvenirs qui s'y sont réfugiés.

Il s'attaque maintenant à la moustache et à la barbe qu'en acteur discipliné il a concédées à la dictature de Michel Dimont, son metteur en scène. Ces poils-là aussi l'ont excédé ! Depuis trente ans qu'il n'avait plus rejoué au théâtre, il en avait perdu l'habitude. Ils ne sont pas pour peu de chose dans sa décision de ne plus jamais y reparaître. Ou bien il avalait ceux de la perruque en parlant, « atroce », ou ceux de la barbe ou de la moustache se décollaient sous l'effet de la transpiration, « corvée ! », il lui fallait alors réparer les dégâts à la hâte, entre deux scènes, avec la peur d'en perdre une partie dans le feu de l'action, « et merde ! », Aux dernières répétitions, il avait tenté une ultime contestation :

- Michel, avec un crayon pour la moustache, on pourrait...

- Non !

- Bon !

Fin de la contestation. A cause du vers « *Du côté de la barbe est la toute-puissance* » Arthur Pétram, le grand Pétram, le roi Arthur, monstre sacré, recordman absolu du nombre des entrées au cinéma, s'est incliné. Comme devant les femmes.

Au fond, c'est un tendre, le grand Pétram.

Il s'est simplement permis de diminuer l'importance des poils en les coupant, jour après jour, jusqu'à réduire la barbe à un bouc. Quant à la moustache, il lui a accordé deux petits bouts en crocs, soigneusement réunis au crayon, par sa maquilleuse habituelle au cinéma.

A Paris, Michel Dimont s'en est aperçu. Il a souri et n'a rien dit.

Arthur Pétram dépose avec soin ces autres parcelles de personnage dans la petite boîte réservée à cet usage. Il esquisse quelques mouvements de mâchoire et de lèvres pour se dégager d'une sensation collante sur la peau. Son nez le démange. Il le gratte ainsi que le souvenir qui s'y rattache. A l'école, où les enfants sont souvent des donneurs de complexes, ses copains l'appelaient « gros pif ». Au temps délicat de l'adolescence et des rapprochements timides, le jeune Pétram a connu de longues heures de détresse et de haine envers les donzelles que ce gros pif éloignait. Depuis, il se l'est fait réduire ! Mais en ce temps-là...

- J'aurais pu jouer Cyrano sans l'accessoire !

Le roi Arthur commence lentement à se démaquiller...

A mesure qu'il enlève de son visage les traces de rouge et de bistre, de fond de teint qu'exigeait le masque d'Arnolphe, Arnolphe le quitte. Arnolphe se dilue. Arnolphe disparaît dans une serviette de papier. A chaque geste, Arthur Pétram l'efface pour toujours. Comme les ombres de son esprit.

On lui a proposé de tourner la pièce pour la télévision, fait rarissime. Il a refusé. « Trop tard. Trop vieux. Trop risqué. A l'écran, faut pas pousser. » Il ne pouvait pas avouer qu'il n'avait rejoué Arnolphe que dans le but de revoir Charles. Personne ne le sait. Personne ne s'en est jamais douté.

Il vient de jeter dans la corbeille les derniers cotons, les derniers Kleenex, restes dérisoires de tant d'espoirs déçus.

Dans le miroir, se reflète sa véritable image...

« Pétram. Arthur. D'une grande laideur. Mais on l'écoute. Jouera les vieux. »

- Ah!

Cette phrase de Louis Jovet vient de lui sauter à la tête. Il y a plus de cinquante ans qu'elle a été prononcée.

- C' qu'il était bien dans Arnolphe, le salaud! Monter Molière au Boulevard pour la première fois, avant la guerre, fallait oser tout de même!

Tiens! le soleil se lève. Arthur Pétram semble s'attendrir. On dirait même qu'il se sourit. Il ne souriait pas il y a cinquante ans après s'être présenté au concours d'entrée du Conservatoire de Paris, « en 1938! mon Dieu! juste après Munich ». Il venait de lire la sentence que Jovet, membre du jury, avait griffonnée à la hâte sur une feuille d'examen, « d'une grande laideur, etc. Jouera les vieux ».

- Se dire, à vingt-trois ans, qu'on jouera les vieux, c'est dur tout de même. J'aurais mieux fait de ne pas profiter de l'indiscrétion du responsable de la cantine...

Il s'observe en grimaçant dans le miroir.

– Les vieux, je ne les joue plus. Je le suis!

Il y a un demi-siècle, il était rentré le cœur en écharpe dans sa petite chambre sous les toits, en bas de la rue Caulaincourt, proche de Montmartre.

– C' qu'on est con quand on est jeune!

Est-ce pour cela que, devenu à son tour membre du jury, il gribouillait lui aussi, à l'exemple de Jovet, d'horribles condamnations sur ces Rodrigue d'un jour, ces Figaro, jeunes premiers postulant au Conservatoire? « Voix de châtré! Bon pour la Sixtine! Chef de rayon aux Galeries Lafayette! Fleur de piscine! etc. » Pour les Phèdre ou les Célimène, c'était pire: « Des seins, pas de coffre! Une pute! etc. »

– Mon Dieu. Pourvu qu'ils n'en aient jamais rien su...

Trop tard pour cultiver ces regrets. Il sait d'ailleurs maintenant à quel point, injuste ou excessive, cette lucidité décape. Les acteurs ont tant d'occasions d'en lire les effets. Autant se blinder dès l'école pour les suites éventuelles de la carrière...

Accablé par ses complexes, celui qui n'était alors qu'un tout petit Pétram avait négligé une phrase capitale dans le jugement lapidaire de Louis Jovet. Entre « d'une grande laideur » et « jouera les vieux », Jovet avait écrit « mais on l'écoute ». Il ne s'était pas trompé. Depuis cinquante ans, on l'écoutait, ce roi de théâtre si triste aujourd'hui de le quitter. « Et définitivement! »

– Seize minutes de rappel!

Le régisseur, après lui avoir annoncé les treize premières – « Continue! Je suis superstitieux! » –, avait relevé son rideau neuf fois encore. Tous les acteurs

étaient tombés dans les bras d'Arthur Pétram. « Mon Arthur! Mon Arthur! » Jamais ils n'avaient connu cela.

– Des années de triomphe! Pour qui? Pour quoi? Charles n'est pas venu. Laura non plus. Jusqu'où m'aura entraîné la gourmandise de tout vivre!

On parle toujours de la tristesse des grands comiques. Il semble qu'en cette fin d'après-midi un Arthur Pétram ronchonnant se fasse un malin plaisir d'en accumuler les motifs.

– J'ai vécu trois vies dans la réalité, des centaines dans la fiction et je me retrouve seul. Quelle sottise!

Il est maintenant plus de sept heures. Le calme règne dans le théâtre. Tous les acteurs sont partis. Les coulisses sont silencieuses. Heureux d'en avoir terminé avec les exigences de la représentation quotidienne, malheureux pour les mêmes raisons, Arthur Pétram aimerait pouvoir se débarrasser, aussi facilement que du masque d'Arnolphe, des idées noires, des sentiments bizarres qui se sont emparés de lui depuis trois quarts d'heure, face au miroir de cette loge qu'il va devoir abandonner.

C'était tout de même merveilleux, cette sortie de scène et ces adieux dans la bousculade et l'effervescence du dernier triomphe... Chacun l'a salué selon son ancienneté, son importance, son appartenance sociale.

– Mon Arthur! Je t'embrasse. J'ai été infiniment heureux de retravailler avec toi, lui a dit Chrysalde, son frère dans la pièce.

– Bon... Ben... j'vous dis au revoir, monsieur Pétram... J'espère rejouer avec vous un jour...

Hélas! Arthur Pétram n'a pas pu le lui confirmer. Il est trop honnête pour cela. Il n'était pas très bon dans Horace, le jeune Davout. Très gentil, adorable même, mais pas bon. Le rôle d'Horace n'est d'ailleurs pas facile. Ça va être dur pour lui. Mais il aime telle-

ment ça. « Après tout... si balayer le théâtre, ça le rend heureux! Pourquoi pas? »

– Mon chéri! On dîne ensemble quand tu veux. Tu m'appelles! lui a déclaré sa directrice en le fuyant littéralement.

Arthur Pétram a été presque choqué de cet au revoir si rapide à la « mon chéri ». Mais quoi, la mère Fontaine a toujours été très mondaine! « Elle doit avoir un raout! Ou partir pour la campagne. Seule la recette l'intéresse, cette salope! »

Quant à la très charmante et très talentueuse Agnès (dans la pièce), débutante douée qui à sa première rencontre lui avait demandé avec une ingénuité délicieuse : « Vous voulez bien de moi? » en l'appelant maître, elle l'avait fait rire.

– Pourquoi riez-vous?

– Parce que depuis le général de Gaulle, qui avait des principes, personne ne m'a jamais appelé maître, lui a-t-il répondu.

Ce soir, la talentueuse Agnès lui a planté deux baisers sonores sur les joues.

– Quel pied de jouer avec toi, Arthur! Vraiment... quel pied!

Il a été tenté une seconde de lui rétorquer qu'ils auraient peut-être pu le prendre ensemble, ce fameux pied, avant ou après toutes les représentations de New York, de Londres ou de Paris. Mais conscient du ridicule et n'ayant décidément pas l'humeur badine, Arthur Pétram a renoncé à cette gaudriole. Il l'a simplement remerciée d'une petite tape amicale sur la joue et d'un sourire, « Tu es mignonne. »

« Tiens, on pourrait peut-être penser à elle pour le film. Il faudra que j'en parle à Launier. C'est sûrement pour ça qu'elle m'a parlé de son pied. Pas folle... »

Un peu d'eau de toilette pour dissoudre les der-

nières traces de vernis. Chemise, pantalon, chaussettes...

Il entend tout à coup des pas résonner dans le couloir qui mène à sa loge. Quelqu'un vient. Pourquoi ce sentiment brusque, fou, que ça ne peut être que lui, Charles! Son fils! C'est idiot. On a frappé! Ce n'est pas Janine. Elle se serait annoncée...

- Entrez...

- Je ne te dérange pas?

« Merde, c'est Dimont. »

Le metteur en scène est venu saluer une dernière fois son interprète principal.

- Ça a été une joie, tu sais, une grande joie pour moi. Je t'ai tourmenté au début, mais je suis très fier du résultat. J'espère que tu ne m'en veux pas trop...

- Non... penses-tu.

Arthur Pétram s'en fout. Il n'écoute pas. Il s'entend répondre à tout ce que lui dit Michel Dimont : « Mais oui. Mais non. Mais moi aussi. Mais pas du tout... »

- Tu as l'air triste.

Le roi Arthur reprend aussitôt conscience qu'il y a quelqu'un en face de lui.

- Qui? Moi? Non, non. Enfin... oui... un peu. Comme toujours aux dernières.

Il lui donne toutes les raisons vraies et fausses de cette tristesse. A quoi Dimont répond par des « bien sûr, bien sûr » et des « eh oui! eh oui! »

- Les personnages sont des amis avec lesquels on vit.

- Bien sûr, bien sûr.

- Dire adieu à un rôle, c'est perdre un ami.

- Eh oui, eh oui!

- C'est perdre des amitiés aussi, parfois.

- Bien sûr, bien sûr.

- Chacun est attendu par d'autres tâches, d'autres rôles.

- Eh oui, eh oui !

- On s'est vus pendant des mois. On ne se reverra plus pendant des années.

- Bien sûr, bien sûr.

- On le sait bien. Pourtant on se dit « à bientôt ».

- Eh oui, eh oui !

- C'est peut-être d'ailleurs ce qui permet de se retrouver dix ou vingt ans plus tard avec l'impression de ne s'être jamais quittés.

- Bien sûr, bien sûr.

- C'est comme pour la bicyclette. Même si on n'en a pas fait depuis longtemps, on retrouve l'équilibre en remontant dessus !

Michel Dimont s'esclaffe. Il prend congé en embrassant « son Arthur ».

- Alors, mon Arthur... à dans vingt ans !

- Pourquoi pas ?

Le vague à l'âme s'empare à nouveau du grand Pétram. « Il n'est pas venu... »

C'est dommage. Il avait si bien joué, cet après-midi, le roi Arthur. Il est certain que Charles aurait été fier de voir son père accueilli et rappelé avec tant de ferveur par ce public français « qui l'adore » et qui, debout, l'a si longuement acclamé. Il aurait tant aimé pouvoir prendre son fils dans ses bras. Sans mots superflus. Sans pardon à accorder. Sans explications à demander. Charles est adulte maintenant...

Il aurait aimé l'entendre dire simplement « Papa », rien d'autre. Au ton, à l'intonation, ils se seraient compris. Il en est sûr. Les intonations, c'est sa spécialité. Il est capable d'en démêler toutes les subtilités. Il aurait aimé voir son regard, son sourire. C'est si dur quand on est un acteur, célébré ou non, d'être compris, accepté, par ceux qui vous sont le plus proche et qui vous aiment, mal parfois. Ils ne vous reconnaissent plus dans les personnages incarnés. Peut-être en souffrent-ils, eux aussi...

Il se lève. Il est prêt. Dernier regard au miroir. Tour de la loge. Il sort. Janine doit se charger demain de tout ranger. Puis de lui rapporter les diverses affaires accumulées : linge, peignoir, maquillage, courrier, brochures, photos...

Il passe devant la porte de scène. Elle est restée ouverte. Le plateau est éclairé par une seule ampoule, la « baladeuse », qui semble veiller sur lui. Tout n'est que mystère, ombre et silence que déchirent seuls les petits craquements étranges de cette atmosphère où la magie s'est refroidie.

Dernier coup d'œil. Dernière respiration pour humer l'odeur lourde, particulière, que dégagent les décors chauffés par les projecteurs et une salle où tant de gens étaient rassemblés il y a une heure. Le public, son public, son pays.

Cette odeur, si évidente aux narines des acteurs, il ne la retrouvera jamais plus. Il la respire lentement, avec une sorte d'avidité, sourire retrouvé sur les lèvres.

Il s'avance. Il descend vers la rampe. « Tiens ! le rideau de fer n'est pas encore baissé. Bizarre. »

Il n'a pas le temps de se demander pourquoi. La scène s'allume d'un seul coup. La salle aussi. Un fantastique décor est planté devant lui !

Debout, tous ses camarades, sa directrice, son metteur en scène, des dizaines et des dizaines d'amis, Janine son habilleuse, sont là ! Rassemblés à l'orchestre ! Deux ou trois cents acteurs, actrices, des directeurs, des metteurs en scène, des décorateurs, des costumiers, des machinistes, des techniciens de tous les corps de métier, toute l'administration du théâtre, et toutes les ouvreuses lui crient leur admiration. « Bonne année, Arthur ! Merveilleux Arthur ! Bonne année, monsieur Pétram ! Mille fois bonne année ! »

C'est vrai... C'est le 1^{er} janvier, aujourd'hui. Il l'avait complètement oublié.

- Oui.

Il s'inquiète tout à coup.

- Et je ne parle pas assez fort ?

- Si, si... Si.

Leurs regards se prolongent, s'étirent avec le temps. Il la trouve encore très belle. Elle le voit. Ils sont aussi timides l'un que l'autre, en s'épousant ainsi.

- Toi aussi, tu en es un...

- Un quoi ? demande étourdiment un Arthur Pétram qui déjà s'est évadé... on ne sait où.

Elle secoue un peu la tête. Il redécouvre avec surprise ce petit mouvement familier, oublié.

- Un acteur.

- Ah...

- Oui. Et... un grand !

- Ah... tu trouves ?

- Oui.

Élisabeth le lui confirme en appuyant avec malice sur les derniers mots, tandis que sourit le roi Arthur.

- Oui. Un très grand... *malgré ton âge...*

Il laisse passer cette petite roserie.

Puis, d'un ton qu'Élisabeth reconnaît bien elle aussi, il lui demande de cette voix faussement innocente qui a fait rire tant de foules depuis tant d'années :

- Tu comptes rester longtemps au *Ritz* ?

Cet ouvrage a été réalisé par la
SOCIÉTÉ NOUVELLE FIRMIN-DIDOT
Mesnil-sur-l'Estrée
pour le compte des Éditions Flammarion
en novembre 1995

Imprimé en France
Dépôt légal : novembre 1995
N° d'édition : 16565 - N° d'impression : 32650